

Lisa Senhadji

Elle





Charles Bukowski a écrit : « Il y a toujours quelque chose pour détruire nos vies. La seule question c'est qu'est-ce qui va nous tomber dessus en premier. On est toujours au bord du gouffre. »

Oui, la vie n'est qu'une succession d'épreuves. C'est comme si quelqu'un nous testait, et quand on est à genoux il nous donne un dernier coup de pied pour qu'on s'écroule. Certains trouveront cette vision très pessimiste, mais j'en suis arrivé à cette conclusion un certain mardi de décembre.

Je revenais du lycée après une intense et longue journée de cours. En

entrant chez moi, je découvris ma mère sur le canapé, silencieuse, un policier en face d'elle. Je n'avais vu ce regard inquiet chez elle qu'une seule fois, quand je m'étais blessé aux genoux. Les larmes aux yeux, elle tentait de prononcer quelques mots.

– Elle a dix-sept ans.

De qui parlait-il ? Mon cœur commençait à battre la chamade. Je ne connaissais qu'une seule personne ayant dix-sept ans. Ma mère avait dit « elle a dix-sept-ans », ce n'était donc pas au passé.

– Qu'est-ce qui se passe ? intervins-je.

Le policier m'observa. Il regarda ensuite ma mère, et vit dans ses yeux l'impossibilité de m'expliquer, il prit alors une grande inspiration et dit simplement :

– Ta sœur a été portée disparue.

Il fallait que je m'asseye. Je me sentais tout à coup très mal, j'avais

comme envie de vomir. Une question me brûlait les lèvres.

– Il y a une chance qu'on la retrouve ?

– Je ne sais pas. Cela ne fait qu'une journée qu'elle n'est pas rentrée, il peut tout arriver.

Ma mère éclata en sanglots, j'aurais voulu l'aider mais j'en étais incapable. Je m'approchais d'elle, mais elle me repoussa. Je décidais donc de m'asseoir, sans dire un mot. Un silence s'installa dans le salon, lorsque la sonnerie du téléphone vint le briser. D'une main fébrile, ma mère le saisit, écouta, puis se bloqua. Son regard fut soudain vide, elle resta la bouche ouverte et lâcha le combiné qui explosa au sol. Elle tremblait, on tenta de savoir ce qu'il se passait.

– Elle... a... eu...

Elle s'arrêta d'un coup. Le mot qui suivait était trop dur à dire. Le policier

tentait de rester professionnel, mais il paraissait bouleversé. Enfin, pas autant que moi. Ma mère ne voulait pas nous dire ce qui était arrivé, on avait comme une envie de la secouer ou de la supplier.

– ... Un accident, termina enfin ma mère. Coma.

Nous nous rassîmes tous d'un coup. Un flottement suivit les quelques mots de ma mère. Des regards interrogateurs suivirent.

– Nous allons tous à l'hôpital. Maintenant, déclara ma mère.

J'avais toujours eu une relation très compliquée et conflictuelle avec ma sœur. On n'était pas, je veux dire, on n'est pas sur la même longueur d'onde. Je m'amusais à l'embêter, et elle m'ignorait. C'était un fait établi dans la famille : nous passions notre temps à nous disputer. C'est fait pour ça après tout, une sœur, non ? C'est que je me

répétais inlassablement en entrant dans sa chambre. Je devais être fort, ne pas fondre en larmes.

– Salut, grande sœur. Je ne sais pas si tu m'entends, je ne pense pas... Bref, je sais... je sais que toi et moi, on s'est toujours beaucoup disputés. Mais ça ne veut pas dire que je n'ai cessé de t'aimer une seconde. Je ne pense pas que tu saches à quel point je m'en veux de n'avoir pu te dire ça plus tôt, mais ne t'inquiète pas, dans pas longtemps, je pourrai à nouveau t'embêter... Voilà, je... je tiens beaucoup à toi, et tu as intérêt à sortir de ce coma aussi vite que tu y es rentrée... Tu sais... les conflits, et tout... quand il arrive ce genre de truc... Je veux dire, ce genre d'accident... ça remet tout en cause, tu vois ? Tu es forte, Gaby, tu vas surmonter cette épreuve et nous revenir vite ! Allez, vas-y, réveille-toi... GABY, RÉVEILLE-TOI, ALLEZ !

Evidemment, elle ne répondit pas. J'avais amené une photo de nous deux. Nous n'en avions pas beaucoup, alors je la lui laissais à côté de son lit. C'était comme si je voulais veiller sur elle.

– Je sais... que tu ne la vois pas, mais... c'est important qu'elle reste. Je... dois y aller, mais ne t'inquiète pas, je vais rester près de toi.

Je passais la nuit avec elle. J'avais toujours détesté dormir avec les gens, principalement avec ma sœur. Mais là, c'était autre chose.

Il était six heures lorsque ma mère me réveilla. Mon père nous avait rejoints, plus tôt dans la nuit.

Mes parents ne s'étaient jamais entendus. Plus que cela, ils ne pouvaient pas se voir en peinture. J'avais maintenant quinze ans, et ma sœur dix-sept, ils n'étaient donc plus en contact. Ils avaient divorcé vers mes deux ans et

je ne les avais jamais vus réunis. Une des seules choses qui les reliait encore était là, allongée, dans cette chambre blanche et froide. Le malheur aime la compagnie, dit-on, et j'avais osé penser que le fait que mes parents soient détruits intérieurement pour la même raison les pousserait à enterrer la hache de guerre. Mais j'avais tort. Mon père salua simplement et brièvement ma mère, qui l'ignora totalement.

Des cernes s'étaient décrits autour de ses yeux. Elle avait une voix à peine audible. Mon père, lui, n'avait pas changé de voix, en même temps, il ne disait rien. Il me proposa de sortir de la chambre et de prendre un café dehors.

J'avais cru que ce serait l'occasion de discuter. Mais il était trop troublé. Il alluma une cigarette, puis une deuxième. Il regardait le ciel, en soupirant et en bougonnant. Il me déprimait encore

plus. A un moment, il s'assit sur les marches de l'hôpital, et commença à pleurer. Je ne l'avais jamais vu pleurer, ou en de très rares occasions. Mais là, les larmes coulaient abondamment. Il était désespéré et je n'y pouvais absolument rien. Je m'approchais de lui et lui demanda à demi voix :

– Est-ce que ça va ?

– J'ai l'air d'aller ? Ma fille est sur un lit d'hôpital. Elle a eu un grave accident de voiture, alors, non ça ne va pas.

Il me vit reculer.

– Je suis désolé, ce n'est pas de ta faute. Rentre auprès de ta mère.

Ma mère n'allait pas beaucoup mieux non plus. Lorsque j'entrais, elle était assise auprès de ma sœur. Je tentais de lui parler, mais aucune réaction. Elle me demanda de partir, elle avait besoin de parler seule à seule à Gabrielle, chose que je pouvais tout à fait comprendre. Je